3 1761 07810871 9

Gustaf III
Siri-Brahé

PT
9687
G8S514

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/siribrahoulesc00gust

SIRI-BRAHÉ

OU

LES CURIEUSES,

DRAME HISTORIQUE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE GUSTAVE III, ROI DE SUÈDE;

TRADUIT ET ARRANGÉ POUR LA SCÈNE FRANÇAISE
PAR LE GÉNÉRAL THÜRING;

Représenté pour la première fois sur le théâtre Français de la République, le 22 pluviose an 11.

PRIX 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

Chez madame MASSON, libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

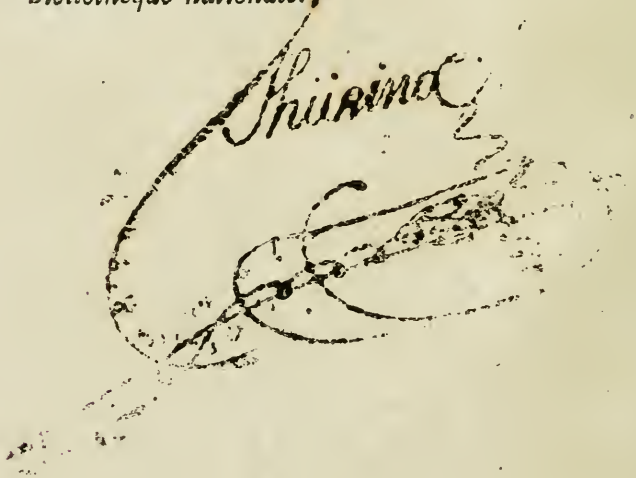
IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

AN XI. — 1803.

PT.
9687
G85514

AVIS.

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi, ayant déposé deux exemplaires à la Bibliothèque nationale.



ÉPITRE DÉDICATOIRE.

AU ROI DE SUEDE.

SIRE,

DAIGNEZ accepter l'hommage de la traduction de *Siri-Brahé:* Je ne puis offrir qu'au fils de *Gustave III*, un drame que cet illustre prince, protecteur des arts et des lettres, composa dans les momens de loisirs que lui laissaient les grandes occupations de son royaume, et lorsqu'il avait assuré le bonheur de ses sujets.

En transposrtant son ouvrage sur la scène française, sans doute, malgré mes efforts et mon zèle, je suis resté bien loin de l'original et n'ai pu faire passer dans notre langue toutes les beautés que votre AUGUSTE PÈRE avait su puiser dans la sienne et dans son génie; mais si les sentimens les plus vrais de respect et d'admiration pour la mémoire de ce grand homme et les vertus de SON FILS doivent me mériter quelque indulgence et vous faire accueillir mes travaux, votre approbation deviendra ma plus douce récompense.

J'ai l'honneur d'être,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

THÜRING,

Général de brigade au service de la république française.

AVANT-PROPOS.

En arrangeant cet ouvrage pour la scène française, j'ai essayé autant qu'il m'a été possible, par respect pour la mémoire de son auteur, de lui conserver sa physionomie nationale, et ne me suis permis que les changemens jugés et devenus indispensables à sa représentation. Je mettrai au nombre de ceux-ci la suppression du personnage de la comtesse Ebba, qui ne fesait qu'entraver la marche de l'action, quelques scènes absolument vides d'intérêt, et beaude longueurs.

Je sais tous les défauts que l'on a reprochés à ce drame, il en est plusieurs que j'eusse peut-être pu faire disparaître en conduisant différemment l'intrigue; mais, je le repète, ce n'est point ma pièce que j'ai prétendu faire représenter, mais l'ouvrage de Gustave III; et j'ai dû le laisser intact.

La première représentation fut orageuse, ce qui maintenant ne doit point du tout étonner à la comédie française; cependant la pièce fut

entendue jusqu'à la fin (1), et les amateurs éclairés et qui ne se laissent pas influencer par l'esprit de cotterie littéraire, et sur-tout par cette ridicule manie, si commune aujourd'hui, de trouver au théâtre toutes les nouveautés mauvaises, toutes les innovations dangereuses, durent s'apercevoir que la critique se dirigeait moins contre l'ouvrage que contre le genre, et que cette brillante jeunesse si fougueuse, qui juge sans appel et avec une sévérité bien digne de Boileau et de ses savans pédagogues tout ce qui n'est pas dans les règles d'Aristote, avait juré d'avance d'ensevelir au bruit des sifflets un drame qui a le malheur de vouloir en même temps faire rire et pleurer.

Quelques journalistes partant aussi de ce prin-

(1) Ce ne fut que vers la fin du second acte que quelques plaisans commencèrent à s'égayer en voyant fermer les rideaux des fenêtres lorsque Stolpa se dispose à introduire Siri dans le souterrain où est enfermé Charles, quoique la présence du vieillard à l'entrevue des époux dût ôter à la malignité toute espèce d'interprétation équivoque. Les ris se firent entendre au troisième acte, à cette phrase : *je devine l'énigme;* ce qui me prouve que plus d'un spectateur avait couru après le mot de celle de M. Lucet. Au dénouement, l'arrivée des vassaux de la comtesse excita aussi des murmures, et fit crier : *Aux boulevards.* Cette entrée et d'autres détails qui avaient déplu ont été supprimés.

cipe, n'ont pas manqué de publier «que Siri-Brahé » était tombée, que cela devait être ainsi, et » qu'elle eût eu le même sort à Rome, il y a dix- » neuf cents ans ».

Sans doute je me serais bien gardé d'appeler d'un tel jugement : mais les juges, ayant eux-mêmes changé d'opinion à la seconde représentation; ou peut-être le parterre étant ce jour-là (c'était un dimanche) plus *pacifique* que l'avant-veille; l'ouvrage, qui d'ailleurs avait pendant une nuit subi tous les changemens qu'on avait paru désirer, s'est relevé avec éclat de sa prétendue chute.

Enfin, la pauvre Siri paraît disposée à vivre, et j'ai tout lieu d'espérer qu'elle conservera maintenant en France la place qui lui est assignée depuis si long-temps en Suède, et qu'il eût été cruel de lui refuser dans un pays dont son illustre auteur fut toujours l'ami et l'allié fidèle.

Qu'il me soit aussi permis de témoigner toute ma reconnaissance aux artistes estimables et distingués qui ont su embellir de leurs talens cette production étrangère, et aux deux jolies curieuses qui se font si facilement pardonner leur indiscrétion. Ce n'est point seulement à ceux qui ont joué dans la pièce, mais à tous les comédiens du théâtre Français, que je dois les plus

grandes obligations pour le zèle, la complaisance et les égards qu'ils n'ont cessé d'avoir pour moi, et les conseils que plusieurs d'entre eux ont bien voulu me donner.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, et c'est sur le *mot* avancé par un de nos journalistes; mais j'oublie que ses confrères se sont chargés du soin de lui répondre. Transcrivons leurs articles :

Extrait du journal de Paris, du 28 pluviose an 11.

« Des corrections très-heureuses ont été faites » au drame historique intitulé *Siri-Brahé*, et cet » ouvrage s'est relevé avec éclat. Les auteurs ont » été demandés; ce sont le roi de Suède, *Gustave* » *III*, pour le texte, et le général français *Thü-* » *ring*, pour la traduction (ou imitation).

» Parmi les changemens qui améliorent réel- » lement cette pièce, on remarque la suppression » de la scène *des rideaux*, qui avait d'abord donné » lieu à de plaisantes suppositions. On remarque » en outre que les entrées et sorties sont mieux » motivées, et qu'il n'y a plus d'insurrection » populaire; ce qui, nulle part, ne produit un » bon effet.

» Les critiques qui ont accusé le roi Gustave » d'avoir pris le sujet de *Siri-Brahé* dans la co- » médie *des Curieuses* de madame de Genlis,

» ont fait un anachronisme manifeste. Le fait est » que la pièce du roi a précédé de plusieurs » années celle de la dame; et c'est le cas de dire: » *Rendons à César ce qui appartient à César* ».

Madame Talma, Lafond, Michaud, Damas et sur-tout mademoiselle Mars, développent un grand talent dans la représentation de ce drame.

Extrait du journal du Soir, du même jour.

» Les comédiens français continuent les repré- » sentations de *Siri-Brahé*, et le public, devenu » plus indulgent, y prend du plaisir. Ce change- » ment dans les dispositions des spectateurs pro- » vient de ceux qui ont été faits dans la pièce par » le traducteur, Le nom de Gustave III, roi de » Suède, a aussi attiré de la faveur à cet ouvrage. » On ne peut trop s'étonner que le rédacteur du » Publiciste ait prétendu que ce prince avait puisé » son sujet dans un roman de Mme. de Genlis. » Gustave III composa Siri-Brahé en 1771, à l'é- » poque de son avénement au trône. Il fit d'abord » cette pièce en cinq actes; puis la réduisit en » trois. En 1775, une parente de Baptiste, acteur » du théâtre Français, y joua un rôle. Monvel et » madame Hus assistèrent, en 1776, à une autre » représentation de ce drame.

» La *Curieuse indiscrète* de madame de Genlis

» ne parut guère qu'en 1784 : ainsi il était im-
» possible que Gustave y puisât son sujet. Il est
» bien plus vraisemblable que madame de Genlis
» a pillé le monarque, quoiqu'elle ne fût point
» en guerre avec lui. Gustave était généreux ; il
» donnait et ne prenait point : c'est donc au
» moins une légèreté que de l'avoir accusé de
» plagiat ».

La note suivante, sur le drame de Siri-Brahé, pourra intéresser le public.

Précis historique sur le drame de Siri-Brahé.

Jean III, trop célèbre dans l'histoire de Suède par ses cruautés envers son infortuné et trop faible prédécesseur, Eric XIV, eut, de son mariage avec Catherine Jagellonica, princesse polonaise, un fils nommé Sigismond.

Envoyé en Pologne, par ordre de son père, dès sa plus tendre enfance, pour y être élevé dans la religion catholique, ce jeune prince gagna si bien l'affection des Polonais, que, soutenus par un parti alors tout-puissant en Suède, ils n'hésitèrent point à le proclamer leur roi en 1587.

En 1592, il hérita aussi, par le décès de son père, de la couronne de Suède.

Charles, qui, immédiatement après la mort de Jean III, son frère, et avant que Sigismond

pût revenir dans son royaume, avait pris les rênes du gouvernement, convoqua aussitôt les états ; et il fut résolu dans leur assemblée, qui se tint à Upsala, que désormais la Suède ne reconnaîtrait plus d'autre communion que celle d'Augsbourg.

Sigismond, de retour en sa patrie, se trouva forcé, par le peu de crédit de ses partisans, d'approuver, malgré lui, le décret des états. En l'an 1594 il le signa, et fut, peu après, proclamé roi.

Cependant son séjour en Suède ne fut pas de longue durée ; il se contenta d'y laisser un gouvernement provisoire ; qui tendait visiblement à favoriser la doctrine catholique, et retourna, dès la même année, en Pologne.

Cette conduite peu mesurée multiplia les troubles; les états s'assemblèrent de nouveau, et, par des réclamations très-énergiques, témoignèrent à Sigismond combien sa présence importait au repos de la Suède. Comme il parut n'en tenir aucun compte, ils prirent bientôt après, sans égard pour ses ordres, diverses mesures jugées indispensables au salut de l'état. Sigismond s'en trouva blessé ; il sortit de la Pologne à la tête d'une armée de 8000 hommes, et débarqua, en 1598, près Calmar.

D'abord, ce prince obtint des succès; mais ensuite il fut complètement battu, et forcé d'accepter les propositions de paix qui lui furent dictées par ses anciens sujets. La principale condition était qu'il résiderait dorénavant en Suède: il le promit; mais au lieu de se rendre à Stockolm, il retourna en hâte à Varsovie: et, malgré les nouvelles remontrances qui lui furent faites, il ne voulut ni revenir à Stockolm, ni y envoyer son fils aîné, Uladislas, qu'on lui demandait pour l'élever dans la religion dominante, et le nommer roi aussitôt qu'il aurait atteint sa majorité.

Tant d'opiniâtreté de la part de Sigismond acheva de lui aliéner le cœur des Suédois; les états, par une déclaration authentique, l'exclurent à jamais du trône, lui et ses descendans, et élurent Charles IX pour leur souverain.

Ce monarque et Sigismond sont les deux princes dont il est si souvent fait mention dans le drame de *Siri-Brahé*; c'est leur histoire, mise en action qui forme le nœud et le dénouement de la pièce.

SIRI-BRAHÉ

OU

LES CURIEUSES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE-ADOLPHE, prince royal de Suède.....	M. ARMAND.
CHARLES GULDENSTERN, fils du défunt régent, partisan de Sigismond, roi de Pologne, que les états de Suède chassèrent du trône pour y placer Charles IX, père de Gustave Adolphe. (Guldenstern proscrit de son pays, a épousé secrètement Siri-Brahé..	M. DAMAS.
JULIE GULDENSTERN, sœur de Charles, âgée de 14 à 15 ans..	Mlle. BOURGOIN.
SIRI-BRAHÉ, cousine de la comtesse Ebba, mère de Charles, qu'elle a épousé quoique promise par sa famille à Thurson. Siri habite le château de sa belle-mère..	M^e. VANHOVE-TALMA.
HENRI THURSON DE BIELKE, gouverneur de Calmar.....	M. LAFOND.
STOLPA, ancien officier sous le Régent, présentement attaché à sa veuve, en qualité d'intendant du château, etc.....	M. MICHAUD.
DIANA, sa fille, âgée de 14 ans, compagne de Julie.....	Mlle. MARS.
ERICH-GORAN-TEGEL, favori de Charles IX, roi de Suède....	M. DESPREZ.
WALDARM, son agent.....	M. LAROCHELLE.
Un domestique de la comtesse...	M. DUBLIN.
Soldats, laquais, suite de Gustave.	

La scène se passe au château de la comtesse Ebba de Bielke, veuve du régent, près la ville de Calmar, en l'an 1611.

SIRI-BRAHÉ

OU

LES CURIEUSES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle ronde, au rez-de-chaussée. Au fond de la salle sont deux grandes portes vitrées ; on voit à travers celle de la droite, le parc à quelque distance, et une grande allée au milieu qui conduit à une montagne où se termine la perspective. Un peu plus près de cette porte, sont des buissons de rosiers, des fleurs et autres ornemens qui annoncent le luxe et l'opulence ; à travers l'autre porte vitrée, à gauche, on remarque la cour et les remparts du château, revêtus d'une maçonnerie à l'antique : la vue, de ce côté, est bornée par un pont-levis.

Un dais de velours, sur le fond duquel les armoiries de Guldenstern sont brodées en or, est placé entre les deux portes vitrées ; au-dessous de ce dais est un fauteuil dans le genre gothique.

A la gauche du spectateur, est une porte latérale qui conduit à l'appartement de la comtesse Ebba.

Le théâtre au lever de la toile est tout-à-fait dans l'obscurité, les rideaux des portes vitrées étant tirés avec précaution, quoiqu'il soit sensé être neuf heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANA *venant de chez la comtesse*, STOLPA *d'abord dans le souterrain derrière le dais*

DIANA.

Il est neuf heures, et les rideaux sont encore tirés. (*Elle les ouvre*). Bon ! c'est cela. Au moins

on y verra. La comtesse Ebba a passé une bien mauvaise nuit. L'absence de Charles, les dangers auxquels est exposé son autre fils, qui, à peine âgé de seize ans, combat déjà sous les drapeaux du prince royal.... Que de sujets d'inquiétudes pour une mère ! sa santé ne se rétablit point.... Mademoiselle Siri-Brahé est triste et rêveuse... Où peut-elle être allée ? je l'ai vue traverser le pont... Mon père est entré dans cette salle avec des gens de la comtesse, et je ne le trouve pas ; où donc est-il ?

STOLPA *sortant du souterrain, aux laquais qui portent des fusils.*

Portez ces armes à la grande salle du château, je vous suis pour les distribuer.

(*Les laquais sortent*).

SCÈNE II.

DIANA, STOLPA.

DIANA.

Mon père, d'où viens-tu ?

STOLPA.

Qu'est-ce que cela te fait ?

DIANA.

Ces armes ; le mouvement continuel dans la cour et sur le rempart du château... ; *(à Stolpa)*. Serions-nous menacés de quelque attaque ?

STOLPA.

Peste soit de la curieuse ! (*à part*) Le gouverneur ne peut tarder ; allons tout préparer pour célébrer son arrivée. Le jour de son mariage avec notre chère Siri-Brahé approche.

DIANA, *à part.*

Il s'agit d'un mariage. *(Elle s'approche pour écouter).*

STOLPA.

C'est encore toi ?

DIANA.

Mon petit papa ! oh je t'en prie ! que se passe-t-il au château ?

STOLPA.

Rien. Prends-y garde, ma fille ; une jeune personne qui veut tout connaître en apprend souvent plus qu'elle n'en devrait savoir.

DIANA.

Oh ! je ne suis pas curieuse.... Mademoiselle Siri est sur le point de se marier, et elle verse des pleurs ; cela me fait une peine.... Je la vois presque tous les jours se renfermer avec maman. Dès qu'elles sont ensemble, elles parlent, elles parlent... ; et si par hasard, mademoiselle Julie ou moi, nous nous avisons d'approcher, leur conversation cesse aussitôt : on dirait que l'on se défie de nous.

STOLPA.

C'est dommage, vraiment !

DIANA.

Maman assure qu'elle ne l'a pas vue si triste depuis le départ de Charles de Guldenstern.

STOLPA.

Nous ne le verrons plus, ce pauvre Charles !

DIANA.

Comment ? il existe cependant ; on parle de lui en Pologne.

STOLPA.

En est-il moins perdu pour nous, depuis que les Etats du royaume ont porté contre lui cet arrêt terrible qui le condamne à perdre la vie ? Devais-je m'attendre, en élevant les fils du régent, à voir l'un d'eux fuir sa patrie et s'armer contre elle ? Neveu du feu roi, amant secret de la belle Siri....

DIANA.

Tegel (1) lui a fait bien du mal.

STOLPA.

Il n'a rien épargné pour le perdre.

DIANA.

Quelles sont donc ses raisons pour lui en vouloir ?

STOLPA.

Une haine de famille, fondée sur les motifs les plus puissans.

DIANA.

Si tu savais comme la comtesse le craint !

STOLPA.

Que peut-elle en redouter ici, dans son château, entourée de ses vassaux qui lui sont dévoués ? Tout favori du roi qu'il puisse être, il ne peut nuire à la comtesse ; cousine du gouverneur de Calmar, du vertueux Thurson, dont le nom seul imprime le respect, pourrait-elle craindre les fourberies d'un Tegel ?

DIANA.

Je l'ai plusieurs fois questionnée sur ce qui lui

(1) On prononce Teghel.

était arrivé..... Si vous saviez ce qu'elle m'a répondu !...

STOLPA.

Eh ! qui vous le demande ? Diana ! Combien de fois t'ai-je recommandé de ne pas tant babiller ? La moindre chose que tu apprends est aussitôt divulguée. Curieuse et indiscrète ! ce sont là, ma fille, des défauts qui pourraient un jour dégénérer en vices, et devenir aussi préjudiciables à toi-même qu'à la société. *(Il sort).*

SCÈNE III.

DIANA, *seule.*

Toujours des reproches sur mon indiscrétion. Et sur quoi sont-ils fondés ? Que dis-je !... serais-je en effet ?... Mais, non... Réflechissons un peu...

SCÈNE IV.

DIANA, WALDARM, *(il entre sans être aperçu de Diana).*

WALDARM, *à part.*

Je n'ai pu découvrir celui que je cherche ; on m'a cependant assuré l'avoir vu prendre le chemin de ce château.

DIANA, *malicieusement et avec réflexion.*

Comme mon père aurait été surpris, si je lui eusse montré le billet que m'a donné ce matin le beau monsieur que j'ai rencontré au parc !

(Elle sort une lettre de son sein).

WALDARM, *apercevant Diana.*

Une jeune fille !... écoutons.

DIANA.

Ce ne pouvait être un Suédois ; l'écharpe verte et blanche qu'il porte...

WALDARM.

C'était un Polonais ! approchons.

DIANA, *à part, voyant Waldarm.*

Quel est cet homme ?... C'est sans doute le domestique du monsieur au billet. *(haut).* Est-ce votre maître qui vous envoie ?

WALDARM.

Oui, mademoiselle ; êtes-vous du château ?

DIANA.

Si j'en suis ! sans doute.

WALDARM.

On vous nomme ?

DIANA.

Diana Stolpa. *(montrant le billet).* Je n'ai pas encore trouvé l'instant de le remettre. Mlle Siri n'est pas rentrée.

WALDARM, *à part.*

Un billet pour Siri !

DIANA, *à part.*

Son maître se méfierait-il de ma discrétion ? Il l'a sans doute envoyé pour m'éprouver.

WALDARM, *à part.*

Tâchons d'apprendre le nom du Polonais qui se cache.

DIANA, *à part.*

Il me dira peut-être ce que son maître vient faire ici.

WALDARM, *à part.*

Si c'était Charles !... Ma fortune est faite, si je parviens à le livrer à Tegel.

DIANA, *insidieusement.*

Le maître que vous servez est bien généreux.

WALDARM, *à part.*

Laissons-lui son erreur. (*haut*). Il sait récompenser son monde.

DIANA.

Quel est son nom ?

WALDARM.

Son nom ?... il m'est impossible de vous le dire.

DIANA.

Pourquoi m'en faire un mystère ?

WALDARM, *à part.*

Elle n'en sait pas plus que moi.

DIANA.

Cet homme a sans doute de bonnes raisons pour se cacher de la sorte.

WALDARM.

Je vous en réponds.

DIANA.

Oh ! dites-moi ce que c'est !

WALDARM.

Cela ne se peut.... N'allez pas dire où il est caché.

DIANA.

Je m'en garderai bien... je ne le sais pas. Ce matin il était là, dans ces buissons.

WALDARM, *à part.*

Bon! il ne peut nous échapper. *(haut).* Adieu, ma belle enfant! ayez toujours la même discrétion, et vous ne compromettrez personne. *(à part).* Allons trouver Tegel.

SCÈNE V.

DIANA, *seule.*

Il s'en va... S'il fût resté... peut-être.... Ah! mon Dieu! mon Dieu! comme tous ces gens-là sont dissimulés! Je ne saurai donc jamais rien? Mais, patience! patience!.... *(Avec des marques de la plus vive joie).* Voilà mademoiselle Siri; fesons-lui lire le billet, et tâchons de savoir ce qu'il renferme. (*Elle cache la lettre*). Observons-la bien.

SCÈNE VI.

DIANA, SIRI.

SIRI, *dans le fond du théâtre.*

On attend le gouverneur... Point d'autres nouvelles! Dans quelle incertitude je suis! (*A Diana*). J'ai cru trouver ici votre père.

DIANA.

Il est allé distribuer des armes.

SIRI.

A-t-on des nouvelles du camp?

DIANA.

Aucunes.

SIRI.

Et de Calmar ?

DIANA.

Non plus. Mais je pourrais vous apprendre quelque chose.... J'ai ce matin rencontré....

SIRI.

Qui ?

DIANA.

Un jeune homme charmant. C'est la première fois que je le vois ; il était enveloppé dans un grand manteau brun, qu'il souleva pour me donner un billet...

SIRI.

Un billet ! achevez.

DIANA.

En me le donnant son manteau tombe ; devineriez-vous ce que j'ai vu ?... une belle écharpe verte et blanche, garnie de franges d'or.

SIRI, *à part.*

Ciel ! serait-ce lui ?

DIANA, *qui a entendu.*

Qui donc ?

SIRI, *à part.*

L'excès de ma joie allait me trahir.

DIANA, *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous.

SIRI.

Eh bien ! ce billet ?

DIANA.

Ce billet... Voici le gouverneur.

SIRI.

Ne t'éloignes pas qu'il ne soit parti.

SCÈNE VII.

SIRI, THURSON, DIANA.

THURSON.

Le roi, en m'envoyant mettre un terme aux incursions des Polonais, m'a sur-tout recommandé de veiller à la sureté de ce château; je me suis empressé d'obéir à des ordres si conformes à mes sentimens.

Je touche au jour fortuné qui doit mettre le comble à mes vœux, en m'unisssant à vous. Excusez, madame, mon empressement à solliciter l'exécution de la promesse de votre frère. Ne mettez plus d'obstacles à mon bonheur; accordez-moi l'unique bien auquel j'aspire, votre cœur et votre main. Les difficultés que la guerre a fait naître jusqu'à présent, sont applanies. Entendrai-je enfin votre bouche confirmer la parole qui me fut donnée?

SIRI.

Votre mérite, votre rang, l'amitié qui vous unit à notre maison, justifient toutes vos espérances; mais, seigneur, pensez-vous que nous devions choisir ce moment pour notre....hymen? Mes frères aînés, à votre exemple, servent le roi régnant; les plus jeunes se sont rangés sous les drapeaux de Sigismond: vous combattez les uns contre les autres. Je me vois, en m'unissant à vous aujourd'hui, dans la cruelle alternative

de perdre demain mon époux par mon frère, ou mon frère par mon époux.

La flotte polonaise bloque le port de Calmar; elle compte, dit-on, des Suédois parmi ses équipages. Pourrais-je choisir, pour former des liens si sacrés, l'époque où j'aurais le plus à craindre pour des frères!.... pour un époux!....

THURSON.

Des avis certains confirment que les vaisseaux de Sigismond n'ont à leurs bords qu'un seul Suédois, sans doute d'un nom obscur, puisqu'il garde l'incognito. Aucun de vos frères ne s'y trouve. Vous voyez, madame, que vos craintes sont mal fondées. Rien, désormais, ne doit s'opposer à notre union; le prince royal lui-même veut assister à l'auguste cérémonie, d'où va dépendre ma félicité.

SIRI.

Puis-je céder à vos vœux, tant que le roi Sigismond et notre monarque se disputeront le sceptre de la Suède, que l'esprit de parti divisera ma famille.

THURSON.

Nos dissentions touchent à leur terme.

SIRI.

Vous croyez.....

THURSON.

Un pardon général suivra immédiatement la conclusion de la paix.

SIRI.

Serait-il possible?....

THURSON.

Rien n'est plus certain.

SIRI.

Quoi ? je reverrai.....

THURSON.

Un seul homme pourtant excepté.

SIRI.

Quel est donc cet être infortuné ?

THURSON.

Charles de Guldenstern. (*Charles paraît en ce moment près d'une des portes vîtrées.*)

SIRI.

Charles de Guldenstern!.....

THURSON.

Quel intérêt y prenez-vous ?

SIRI, *dans le délire.*

Quel intérêt, grand Dieu! c'est..... c'est le fils de la comtesse..... un malheureux que l'injustice poursuit. Accablée de chagrins, de souffrances, ce dernier coup va donner la mort... à sa mère. Les larmes me suffoquent..... Excusez le trouble qu'en ce moment..... Diana, suis-moi. Souffrez que je me retire.

THURSON.

Permettez-moi de vous accompagner; dans l'état où vous êtes je ne puis vous quitter. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

CHARLES DE GULDENSTERN *seul, d'abord à la porte vitrée du parc, puis l'ouvrant furtivement.*

Ai-je bien vu ? c'est ma Siri que l'on vient

d'entraîner ?.... Serait-ce mon aspect ?.... je tremble ! (*Il entre en scène et jette son manteau.*)

Me voici encore une fois dans l'asile de mes pères ! je r'entre dans ma patrie ; mais, hélas, dans quelle position m'y trouvé-je ? contraint de me cacher, dévoué aux vengeances..... sur le point de tomber au pouvoir de mes ennemis ! Console-toi, Charles ! ton honneur ne te reproche rien. Embrasser ma mère, mon épouse, voilà l'unique but de mon voyage ; tels sont mes derniers vœux.

O ma Siri ! ma bien aimée ! si ton cœur m'est resté fidèle ; si je te suis aussi cher qu'avant notre séparation, le sort de Charles sera digne d'envie ! Mais pourquoi ne pas répondre à mon billet ?..... comment interpréter ton silence ? comment parvenir à te voir ?..... personne à qui je puisse me confier !.... J'attends... je cherche..... je ne sais à qui m'adresser. Je ne connais ici que le vieux Stolpa ; il vit, on me l'a assuré ; mais comment le trouver ?

SCÈNE IX.

DIANA, CHARLES.

DIANA.

Ah ! monsieur, vous voilà ?

CHARLES.

Avez-vous remis mon billet à Siri ?

DIANA.

Une légère indisposition m'a empêchée de le

lui donner. Elle se trouve mieux, rassurez-vous; votre billet lui sera remis à l'instant.

CHARLES.

Attendez.... Pourriez-vous me rendre encore un service ?

DIANA.

De quoi s'agit-il ?

CHARLES.

Je voudrais parler à Stolpa.

DIANA.

Vous ne pouviez mieux vous adresser ; je vais l'avertir; revenez ici dans un moment, et vous le verrez.

CHARLES.

Vous m'obligerez; mais sur-tout recommandez-lui bien d'être seul. J'ai à lui confier....

DIANA.

Comptez sur moi... J'entends quelqu'un?...

CHARLES, *à part.*

Eloignons nous. *(Il relève son manteau et se sauve dans le parc.)*

SCÈNE X.

DIANA, *seule*

Il demande à parler à mon père !.... que lui veut-il ? Oh ! nous le découvrirons..... Je ne sais..... le billet de cet étranger me tracasse

l'esprit... (*elle le tient à la main*) je voudrais pourtant bien savoir ce qu'il y a dedans. Mon père me reproche toujours ma curiosité : mais, je le demande, comment une jeune personne pourrait-elle s'instruire, si elle n'était pas curieuse ? Ah ! j'aperçois Julie : aurait-elle deviné que j'ai quelque chose à dire à mademoiselle Siri ? Pour le coup, ce serait bien là de la curiosité.

SCÈNE XI.

DIANA, JULIE.

JULIE, *dans le fond.*

Que signifient les signes que Diana a faits ? il faut que je le sache. (*à Diana.*) Quoi ! toute seule ici ?

DIANA, *jouant avec son tablier.*

J'y suis venue pour voir si tout était en ordre.

JULIE.

Oui-dà ! ou bien pour obéir à Siri, n'est-ce pas ?

DIANA.

A Siri.

JULIE.

A qui parlais-tu donc ?

DIANA, *regardant si Charles n'est point aperçu.*

Moi ? à personne.

JULIE.

Tiens !.... je croyais.... mais.... Siri t'a fait signe.

DIANA.

A moi ? pas du tout. Si vous disiez que je lui ai fait signe, à la bonne heure.

JULIE.

C'est la même chose : que lui voulais-tu donc ?

DIANA, *embarrassée.*

Rien, c'est pour plaisanter.

JULIE.

Pour plaisanter ! oui, c'est bien Siri qui va rire avec toi.

DIANA.

Pourquoi pas ?

JULIE.

Je le vois bien, j'ai perdu ta confiance.

DIANA.

Je suis lasse enfin des reproches éternels que me fait mon père sur mon indiscrétion; puis... il faut que je me taise..... il m'a si instamment priée de n'en parler à personne.

JULIE.

Qu'est-ce que l'on t'a défendu de dire, voyons ?

DIANA.

Oh ! c'est une histoire..... une histoire.....

JULIE.

De sorciers, de revenans.

DIANA.

Bah ! c'est bien autre chose que tout cela.

JULIE.

A-t-elle quelque rapport à Siri ?

DIANA.

Un peu, je crois.

JULIE.

Conte donc vîte.

DIANA.

Oh ! je n'ose ; elle m'en voudrait trop.

JULIE, *d'un ton moitié piqué, moitié railleur.*

Puisque mademoiselle ne veut point parler, je me retire. Adieu, mademoiselle. (*Elle feint de se retirer.*)

DIANA, *la retenant.*

Un moment ; ne vous fâchez pas.

JULIE, *d'un ton cajoleur.*

Diana, avoir des secrets pour son amie !

DIANA, *après avoir regardé si on l'observe.*

Vous allez tout savoir.... mais promettez-moi la plus grande discrétion.

JULIE.

Je te la promets.

DIANA.

Ce matin, en me promenant dans le parc, j'entends du bruit près d'un buisson. Figurez-vous mon étonnement ; j'en vois sortir un beau monsieur qui s'avance vers moi. Son aspect me saisit de frayeur. J'allais m'enfuir ; il s'arrête. Son air craintif, suppliant, me rassure. Ne redoutez rien, ma belle enfant, me dit-il en s'approchant ; ne pourriez - vous m'apprendre si mademoiselle Siri habite encore dans ce château ?

JULIE.

Un homme ! il se cachait ! Quel air avait-il ?

DIANA.

Oh ! l'air comme il faut.

JULIE.

Et puis ?....

DIANA.

A peine lui ai-je répondu, qu'il me donne un billet pour mademoiselle Siri, en me recommandant de ne le remettre qu'à elle-même, et en particulier.

JULIE.

Ensuite ?

DIANA.

Il a disparu comme un éclair ; maman m'a appelée, je n'ai pu en apprendre davantage.

JULIE.

Sais-tu que tout ceci me paraît bien singulier ; quel pouvait être cet homme ?

DIANA.

Je le crois étranger.

JULIE.

Un étranger ! Il est peut-être envoyé par l'ennemi pour voir ce qui se passe.

DIANA.

Cette idée ne peut s'accorder avec la lettre pour Siri. D'ailleurs, il a demandé après monpère.

JULIE.

As-tu remis la lettre ?

DIANA.

Non.

JULIE.

Montre-la-moi, je reconnaîtrai peut-être le cachet. (*Diana lui présente la lettre ; Julie la saisit avec empressement, la regarde et dit*) : Deux lettres initiales, un E et un G. Non, c'est un C et un G. C, G!... qu'est-ce que cela veut dire ? quoi ! pas même une adresse.

DIANA.

Si nous la tenions contre le jour. (*Elle lève la lettre en l'air.*) On ne voit rien.

JULIE.

Mais..... si nous pouvions (*passant le doigt entre les plis*) découvrir quelques lignes à travers les plis..... cela nous aiderait à deviner le reste..... Bien, c'est cela. Je vois déjà une lettre..... voilà tout.

DIANA, *lui prenant la lettre.*

Attendez, je vais essayer à mon tour..... peut-être.... par ce bout-ci.... Je vois une ligne entière..... (*Elle tourne et retourne tant la lettre, que le cachet se rompt.*) Ah ! mon Dieu, mon Dieu, voilà la cachet rompu ! Je m'étais bien doutée que votre excessive curiosité me causerait des chagrins.

JULIE, *avec dignité.*

T'avais-je commandé de rompre le cachet ? Il est bien étonnant que tu veuilles toujours t'en prendre à moi de tes étourderies. (*plus doucement*). Après tout, le mal est fait; voyons au moins ce que contient la lettre. (*Elle prend la lettre, et lit*) :

«J'arrive; je vous attends au parc. Si j'avais »la certitude que ce billet vous fût remis fidèle»ment, je vous en dirais davantage ».

Ah ! nous voilà bien avancées !

DIANA.

«J'arrive.... je vous attends au parc....» cela ressemble bien à une intrigue amoureuse.

JULIE.

Il y a là-dessous un mystère que je voudrais

bien pénétrer. Si nous allions au parc, nous le rencontrerions peut-être.

DIANA.

Cela n'est pas nécessaire ; il doit se rendre ici. On vient ; si c'était Siri, je tremble.....

JULIE.

Rassure-toi ; je le reconnais à la voix : c'est ton père. Restons, nous verrons l'étranger.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, STOLPA.

STOLPA.

Les voilà encore ! elles sont par-tout.

DIANA.

Mon père, quelqu'un est venu vous demander ; il dit avoir à vous communiquer des choses de la plus grande importance.

STOLPA.

A moi ?

DIANA.

Oui, à vous-même ; il veut vous parler sans témoins.

STOLPA.

Où est-il ?

DIANA.

Au parc ; il va revenir.

STOLPA.

Je l'attendrai. Retirez-vous.

JULIE.

On nous renvoie toujours. *(Elles sortent de mauvaise humeur).*

SCÈNE XIII.

STOLPA, *seul.*

La comtesse craint que son fils Charles ne se trouve sur la flotte polonaise. Que de dangers à-la-fois menaceraient sa maison ! quelle occasion pour le féroce Tegel, de faire éclater sa vengeance ! Sa haine, assoupie depuis tant d'années, ne connaîtrait plus de frein. Il est revêtu de grands pouvoirs. Favori du monarque, il exerce sur les Etats la plus funeste influence..... C'est lui qui dicte les arrêts de proscription. Charles ! mon cher Charles ! serait-il possible que votre vieil ami pût encore vous serrer dans ses bras ! (*Il s'approche de la porte vîtrée, et aperçoit Charles ; au même instant Charles se montre plus près de la porte : dès qu'il reconnaît Stolpa, il jette son manteau, entre dans la salle, saute au cou du vieillard, qui veut se prosterner devant lui*).

SCÈNE XIV.

STOLPA, CHARLES.

CHARLES.

Oui, bon Stolpa; Charles lui-même.

STOLPA.

Dieux !

CHARLES.

Digne ami de ma plus tendre enfance !

STOLPA.

Charles ! mon cher fils ! mon cher maître ! vous nous êtes enfin rendu.

CHARLES.

Oui, bon Stolpa; après cinq ans d'absence, c'est ton ami qui te presse contre son sein.

STOLPA.

Oh ! mon cher maître !

CHARLES.

Parle bas ! je te cherchais; j'ai besoin de t'entretenir.

STOLPA.

Et comment avez-vous fait pour échapper à la vigilance des troupes qui gardent nos côtes ?

CHARLES.

La flotte polonaise est chargée d'investir le port de Calmar; j'y monte.... Connaissant tous les écueils qui bordent le rivage, je voulus, à la faveur de la nuit, y descendre seul. Débarqué.... je fus contraint de rester dans le creux des rochers, pour attendre l'instant de me soustraire à la surveillance des gardes.... Enfin, j'ai franchi tous les obstacles, et je suis rentré dans ces lieux, qui m'ont vu naître.

STOLPA.

Venez voir votre mère, votre sœur... quelle joie elles éprouveront !

CHARLES.

Stolpa, si l'on se doutait de mon arrivée on ne manquerait pas de me chercher.... On pourrait me découvrir.... me saisir dans les bras même de

ma mère. Tu conçois quelles en seraient les suites pour ma famille.

STOLPA.

Pardonnez, mon bon maître, à mon ravissement. Je vois que votre retour doit être secret. Mais que venez-vous faire ici ? votre tête est menacée !... l'arrêt qui vous condamne....

CHARLES.

Je suis entraîné par des sentimens auxquels l'honnête homme ne peut résister ; l'honneur, l'amour et la nature. Puis-je te parler sans crainte ?...

STOLPA.

Vous le pouvez.

CHARLES.

Ma mère est en ces lieux ?

STOLPA.

Oui, avec votre sœur et mademoiselle Siri.

CHARLES.

Je.... je sais qu'elle est dans ce château.

STOLPA.

Le gouverneur de Calmar, baron de Thurson, vient d'arriver, pour arrêter avec elle les articles de son mariage.

CHARLES.

Que dis-tu ? qu'ai-je entendu ? (*A part*). Quelle perfidie ! (*A Stolpa*). C'est impossible !

STOLPA.

Sans les troubles survenus, il y a long-temps que ce mariage serait conclu.

CHARLES.

Et Siri a pu consentir !...

STOLPA.

La promesse de ses frères, la volonté unanime de ses parens, les ordres de sa mère ne lui laissent aucun moyen d'éluder....

CHARLES.

Malheureux !... C'en est assez : mon honneur, mon amour demandent une victime. Je veux que mon odieux rival.....

STOLPA.

Quoi! Guldenstern, après cinq ans d'absence, votre passion.... ?

CHARLES, *sans l'écouter.*

Siri a donc oublié son devoir, la sainteté de ses sermens! Je n'ai pas oublié, moi, ce que je dois à l'honneur ! Oui, je braverai tout pour me venger...

STOLPA.

Songez, seigneur, aux périls auxquels vous allez nous exposer tous. Pouviez-vous exiger de Siri, pendant cinq années, une constance à toute épreuve, lorsque vous avez vous-même rompu les liens qui fesaient vos plus chères espérances ? Non, Charles, non, ce n'est pas Siri qui fut infidelle, c'est vous qui l'avez été, en quittant votre mère, votre patrie, votre amante, pour suivre un rebelle fugitif.

CHARLES.

Bon Stolpa, j'ai fait mon devoir...

STOLPA.

Je vous afflige, mais je ne puis vous dissimuler la vérité.

CHARLES.

Les sermens qu'elle a faits à la face des autels ne sont donc pas sacrés ?

STOLPA.

Je ne vous comprends pas.

CHARLES.

Je suis son époux.

STOLPA.

Vous, son époux!

CHARLES.

Sigismond et sa sœur furent témoins des nœuds solennels qui nous unissent; la mort seule pourra les rompre.

STOLPA.

Que venez-vous de m'apprendre!... D'où vient que votre mère souffre que l'on dispose de la main de Siri en faveur d'un autre ?

CHARLES.

Elle ignore notre hymen. Sigismond exigea le secret, pour ne point faire éclater la mésintelligence entre la maison de Biélke et la mienne; le duc Charles remporta sur nous la victoire, et je fus contraint de m'éloigner de mon épouse, sans pouvoir informer ma mère de notre union. Enfin, le ciel permet que je vienne chercher la tendre compagne qu'il m'a donnée, pour la conduire en Pologne, ma nouvelle patrie ? Tu m'apprends qu'elle est infidelle, parjure. Ah! Dieu !...

STOLPA.

Si elle avait cessé de vous aimer, aurait-elle

cherché à retarder de conclure avec Thurson ? Je me charge d'interroger son cœur.... J'aperçois quelqu'un dans le parc..... Ciel!.... l'ennemi de votre famille ! c'est Tegel.

(*Julie et Diana traversent le théâtre dans le parc, à quelque distance l'une de l'autre. Tegel et son agent les observent*).

CHARLES.

Tegel ! l'infâme délateur de tous les miens ! Laisse-moi enfoncer ce fer dans le cœur du monstre. En purger la terre, c'est servir l'humanité, c'est venger la nature.

(*Il veut sortir, Stolpa le retient*).

STOLPA.

Songez plutôt, seigneur, aux dangers qui vous pressent. Venez : un souterrain secret, dont l'entrée est pratiquée dans ce mur, vous servira d'asile. Vous pourrez y attendre en paix le moment de revoir votre mère, votre épouse. Suivez moi, vous dis-je ; votre ami vous le demande en grace.

CHARLES.

Je m'abandonne à toi.

(*Il ôte le fauteuil, et relève le dossier du dais. Charles descend. Stolpa ferme la porte du souterrain, et se retire*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANA, JULIE.

JULIE.

Je m'en tiens absolument à ma première idée ; la personne que nous avons vu parler à ton père, était le gouverneur lui-même.

DIANA.

Moi, je soutiens que c'était l'étranger.

JULIE.

Il a un habit jaune, m'as-tu dit?

DIANA.

Oui, et celui du gouverneur est bleu.

JULIE.

Je n'en dirai pas moins que tu t'es trompée.

DIANA.

Non, certainement.

JULIE.

Tu crois voir par-tout cet étranger, parce que ta conscience te reproche la rupture du cachet de sa lettre.

DIANA.

Voilà donc le prix de ma faiblesse ! Vous m'avez, par vos conseils, fait commettre une faute ; vous êtes la première à me la rappeller !.... Comment remettre la lettre, à présent qu'elle est décachetée ? Comment justifier aux yeux de cet étranger l'abus de sa confiance ? Tenez je lui

dirai franchement la chose comme elle s'est passée.

JULIE.

Mais où donc est-il ? Qu'est-il devenu ?

DIANA.

Paix ! mademoiselle Siri nous observe.

JULIE.

Si elle pouvait avoir oublié la lettre !

SCÈNE II.

LES MÊMES, SIRI *sortant de chez la comtesse.*

SIRI, *à part.*

Je ne puis trouver Diana seule un moment (*à Julie*). Julie ! votre mère est sans compagnie.

JULIE.

Pourquoi donc la quittez vous ?

SIRI.

Elle semblait désirer vous voir près d'elle.

JULIE.

Vous ne devez pas douter du plaisir qu'elle éprouve à se trouver avec vous; mais les apprêts de l'hymen occupent l'esprit, dit-on ; et peut-être la solitude.....

SIRI *à part.*

Où veut-elle en venir ?

JULIE, *d'un ton persifleur.*

Une petite promenade . . . . que sait-on ? Vous y pourriez peut-être rencontrer . . . . certaine personne. . . . . .

SIRI, *à Julie.*

Ma surprise est extrême !

JULIE.

Oui.. Tenez, lorsqu'on veut être aussi discrète, aussi dissimulée, on excite la curiosité des autres ; puis, adieu le secret !. . .

SIRI.

Je n'ai point de secret ; je ne connais rien dans ma conduite dont j'aie à rougir. Si vous savez quelque chose, parlez ?

JULIE.

Je m'en garderai bien. Ne dirait-on pas aussitôt : Comme elle aime à parler cette Julie ! elle n'est pas plus en état de garder un secret.....

DIANA.

Qu'un écho.

JULIE.

Je suis plus discrète que toi.

DIANA.

Je sais mieux me taire que vous.

SIRI.

Julie, le ton que vous prenez m'offense.

JULIE.

Ce ton, est pourtant si naturel ! être aussi réservée avec votre cousine !

DIANA, *à part.*

Le secret va partir.

JULIE.

Me cacher ce qui se passe dans votre ame !

SIRI.

Julie !.. à votre âge, l'indiscrétion. . . . . .

JULIE.

Je le vois, il faudra que je vous ouvre mon cœur la première.

SIRI.

Parlez, Julie; sauriez vous ?. . . .

JULIE.

J'en sais plus que vous ne pensez ; plus que vous ne voudriez . . . . Le jeune homme qui est au parc. . . . .

SIRI.

(*haut*). Un jeune homme ! Quel est-il ?

DIANA.

Voici le moment de la crise.

JULIE.

Ma cousine, croyez-vous au besoin pouvoir taire un secret ?

SIRI.

Si je le puis !

JULIE.

Eh bien, moi de même.

SIRI.

Je vous en conjure !

JULIE.

Maman est seule . . . à mon âge . . . l'indiscrétion. . . . (*à Diane*). Tu vois que je n'ai rien dit. (*Elle fait une grande révérence à Siri, comme pour prendre conge d'elle*).

DIANA, *à part.*

Oh ! voilà vraiment un prodigieux effort ! (*Elle se sauve*).

JULIE, *à Siri avec malice, et d'un air satisfait.*

Vous ne blâmerez plus mon indiscrétion. (*Elle suit Diana, et entre étourdiment par la porte qui conduit dans l'intérieur*).

SCÈNE III.

SIRI, *seule.*

Le peu de mots de Diana . . . . ; la curiosité, l'indiscrétion de Julie . . . . Serait-il réellement arrivé ? Dieu ! s'il allait être reconnu ! (*Entrée de Stolpa*). Ah ! Charles, si tu connaissais mes alarmes ! . . Comment éclaircir ? . . . Il faut interroger Diana !

SCÈNE IV.

SIRI, STOLPA.

STOLPA.

Vous paraissez inquiète. Qu'avez vous ? (*Il la regarde attentivement*). Ah ! je vous entends : les liens du mariage sont des liens indissolubles ; un engagement aussi sérieux mérite qu'on y réfléchisse, n'est-il pas vrai ? Mais rassurez-vous, madame ; Thurson est un galant homme : il s'est toujours montré tel pendant tout le temps de nos dissentions civiles.

SIRI.

Nos dissentions ! Si vous saviez ce qu'elles m'ont coûté ! (*à part*). Je m'égare ! (*haut*) elles ont aigri les esprits, . . . divisé les cœurs. . . .

STOLPA.

Divisé les cœurs. Ces paroles pourraient s'interprêter en plusieurs sens, si je voulais chercher.... dans le passé .... ce Charles par exemple, qu'avant la guerre, vous vous plaisiez tant à voir; aurait-il conservé une place dans votre souvenir? mais que dis-je? absent depuis cinq ans; ... condamné par les Etats; .... abandonné par .... (*les yeux fixés sur elle, dont le trouble et l'inquiétude vont croissant*). Hélas! j'aurais juré que Charles et Siri feraient un jour le couple le plus fortuné..... Mais la guerre dérangea mon calcul; elle vint mettre un obstacle invincible à votre union.... Vous en Suède .... et lui....

SIRI, *douloureusement.*

Et lui....

STOLPA.

Allons, madame : il n'est plus temps de dissimuler; le péril est trop pressant. Je sais tout.

SIRI, *vivement.*

Vous savez tout!

STOLPA.

Aimez-vous encore Charles?

SIRI.

Ah! Dieu!

STOLPA.

C'est ce qu'il brûle de savoir.

SIRI.

Comment?

STOLPA.

Répondez. Aimez-vous encore Charles?

SIRI.

Si je l'aime! Stolpa, loin de l'avoir oublié,

abandonné, son absence, son infortune ont redoublé ma tendresse. Charles m'était cher alors que le bonheur lui souriait; il est malheureux aujourd'hui, mon cœur l'adore, et l'on voudrait me forcer de donner ma main au gouverneur! Ma main!... eh le puis-je? est-il en mon pouvoir d'en disposer? Charles en reçut le don à la face des autels; liée par des sermens, j'ai dû le cacher même à la comtesse... Stolpa; vous ne trahirez point celui que vous avez vu naître, celui dont vous avez dirigé la jeunesse.

STOLPA.

Rassurez-vous, madame; Stolpa est capable de tout, hors d'une lâcheté. Votre époux brûle d'apprendre à quel point vous l'aimez encore; il ne peut tarder à s'en convaincre; en un mot, il est ici.

SIRI.

Il est ici! où est-il? Je veux le voir. Venez Stolpa.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, THURSON.

THURSON.

Partagez l'alégresse commune, madame; le prince Gustave-Adolphe est triomphant. Cette victoire assure à mon roi, son trône; à moi la main de l'adorable Siri. Après la bataille, les premiers soins de Gustave sont pour l'armée. L'amitié doit avoir son tour; le prince arrive et veut être témoin de mon bonheur.

SIRI, *à part.*

Quel coup de foudre !

STOLPA, *bas à Siri.*

De la prudence !

THURSON.

Vous paraissez interdite ! Que se passe-t-il dans votre ame ?

SIRI.

Ne soyez point surpris du trouble où vous me voyez, seigneur..... Vous connaissez le tendre intérêt qui m'unit à la destinée de la comtesse.... Je vous entendais parler de la victoire du prince royal, sans que vous eussiez nommé le jeune fils de mon amie. Un froid mortel est venu glacer mes sens ; j'appréhendais que cette tendre mère n'eût à mêler des larmes aux accens de l'allégresse publique. Ce fils, vous le savez, . . . est son unique espoir, depuis l'arrêt rigoureux qui l'a privé de l'aîné de ses enfans.

THURSON, *froidement.*

Je le sais, madame.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le seigneur Tegel désire présenter son hommage à M. le gouverneur.

SIRI.

Tegel !

THURSON.

Me permettez-vous de l'entretenir un moment ?

SIRI.

Je me retire ! (*bas à Stolpa*). J'ai besoin de vos conseils.

STOLPA.

Je vous suis.

SIRI *peint par ses regards l'inquiétude qu'elle a pour Charles. Elle sort, ayant les yeux fixés sur la porte du souterrain. Stolpa la suit.*

SCÈNE VII.

THURSON, *seul.*

Je vais donc le voir cet adroit courtisan qui, captivant la confiance du monarque, abuse de son autorité pour opprimer ceux qui osent blâmer sa conduite.... Son but en venant ici est peut-être d'appeler la défiance et le soupçon sur la comtesse... Il poursuit, dit-il, un grand coupable ! et tout me commande de favoriser ses recherches. Si ce n'était qu'un prétexte.... Il est muni d'ordres du roi ; je ne puis lui refuser mon ministère.... Ah ! que le pouvoir est un cruel fardeau pour l'homme sensible, quand il est forcé de sévir contre son semblable !

SCÈNE VIII.

THURSON, TEGEL.

TEGEL.

Monsieur le gouverneur, vous connaissez le motif qui m'amène ; croyez que c'est avec le plus vif regret...

THURSON.

Je n'en doute pas, Tegel. Vous m'avez mandé que la vie du roi était menacée.... J'aimerais à rendre justice au zèle qui vous anime ; mais, entre nous, puis-je croire à l'existence d'un aussi noir attentat, et ceux que vous soupçonnez en sont-ils capables ? Ayez soin dans vos recherches d'avoir pour la dame de ce château tous les égards que vous devez à la parente de nos rois, envers lesquels son attachement ne fut jamais équivoque ; pour une dame enfin que le prince royal honore aujourd'hui même de sa visite.

TEGEL, *après un mouvement qui exprime la crainte et la surprise.*

Je suis persuadé, si l'un de ces perfides était parvenu à se cacher dans le château, qu'il y serait entré à l'insu de la comtesse ; . . . mais ses gens presque tous attachés au défunt régent, sont entièrement dévoués au parti de Sigismond. Ne serait-ce pas rendre service à la comtesse elle-même, en découvrant à-la fois l'ennemi de son souverain, et les traîtres qui le dérobent à la vengeance des lois ? Jamais il ne se présentera d'occasion plus favorable pour moi, de lui témoigner mon zèle et mon sincère attachement.

THURSON.

Si pourtant vous vous étiez trompé dans vos présomptions ; s'il arrivait, enfin, que vous eussiez mal-à-propos éveillé le soupçon ! . . . Croyez-vous servir votre maître, en troublant son repos ? Il existe des hommes ambitieux qui, pour couvrir leur propres attentats, se font un jeu de tourmenter les esprits par des récits men-

songers. Ces moyens sont nuls aujourd'hui, je vous en avertis.

TEGEL.

Lorsqu'il s'agit de servir mon roi, le devoir l'emporte sur toute espèce d'intérêt; sacrifierai-je le salut de l'état à de vaines considérations, à des chimères? Je suis fâché d'importuner votre aimable parente, dont personne plus que moi ne sait apprécier l'austère vertu; mais la vie du roi dépendant de la célérité et de l'exactitude de mes recherches; je ne négligerai rien pour découvrir ses assassins.

THURSON.

Gouverneur de cette province, c'est à moi de veiller au repos de ses habitans; je ne souffrirai pas qu'il soit impunément troublé. Cependant je vais donner des ordres, et si vos allégations ont quelque fondement, je vous seconderai de tout mon pouvoir; mais si vous me trompez..... si vous me trompez..... Je sais de quoi vous êtes capable, Tegel; votre haine pour la famille du régent, ne m'est pas inconnue..... J'aurai l'œil sur vous. *(Il sort).*

SCÈNE IX.

TEGEL, *seul.*

Vante ton pouvoir, enorgueillis-toi de tes rigides principes, tu n'en connaîtras pas moins de quoi ma haine est capable. Les tiens et toi-même avez flétri la gloire de mes aïeux. J'ai juré de les venger, je tiendrai mon serment..... Le prince, dit-il, doit honorer la comtesse de sa visite.....

SCÈNE X.

TEGEL, WALDARM.

TEGEL.

Eh bien ! que viens-tu m'apprendre ?

WALDARM.

Tout réussit au gré de vos désirs, seigneur.

TÉGEL.

Comment ?

WALDARM.

Diana elle-même vient se prendre dans le piége que je lui tendais.

TEGEL.

Achève.

WALDARM.

Elle me cherche sans doute dans l'intention de me questionner..... Laissez-nous.

TEGEL, *à Waldarm.*

Tâche de me ménager avec elle un entretien.

WALDARM.

Fiez-vous à mes soins.

SCÈNE XI.

DIANA, WALDARM.

DIANA, *à part.*

Enfin, nous voilà seuls; je vais donc savoir quelque chose.

WALDARM.

Je n'ai rien découvert depuis.

DIANA.

Ni moi.

WALDARM.

Et mademoiselle Julie ?

DIANA.

Je vais l'avertir que le seigneur Tegel est ici. Tenez, je ne suis pas curieuse de mon naturel, mais je brûle de connaître le motif qui l'amène au château ; peut-être est-il d'accord avec votre maître, qui se cache.

WALDARM.

Cela se peut.

DIANA.

Comment ? vous devez le savoir mieux que personne.

WALDARM.

Que ne vous adressez-vous au seigneur Tegel ? il pourra vous en instruire.

DIANA.

Oh ! je n'oserais.

WALDARM.

Je vous ménagerai un secret entretien avec lui.

DIANA.

Mon père n'aurait qu'à le savoir.

WALDARM.

Qui pourrait le lui dire ?

DIANA.

Ne puis-je me trahir ?

WALDARM.

Vous ? impossible.

DIANA.

Il est vrai que je sais me taire au besoin.

WALDARM, *à part.*

Je m'en aperçois. *(haut.)* Je cours disposer Tegel à vous accorder l'entrevue.

DIANA.

Je le veux bien ; mais Julie en sera témoin.

WALDARM.

Vous en êtes la maîtresse...., *(Il sort).*

DIANA.

Je cours en prévenir Julie. *(Elle revient sur la scène, toute consternée, en apercevant son père).*

SCÈNE XII.

STOLPA, DIANA.

STOLPA, *en entrant.*

Où vas-tu, Diana ?

DIANA, *embarrassée.*

Mon père, j'allais.....

STOLPA.

Comme te voilà préoccupée ! je te rencontre par-tout..... As-tu vu mademoiselle Siri ?

DIANA.

Oui ; elle n'était pas seule.

STOLPA.

Comment, pas seule ! que veux-tu dire ? As-tu encore surpris des secrets ?

DIANA.

Il y a donc des secrets à surprendre ?

STOLPA.

Paix!... je dis des secrets... des secrets... Vous autres femmes, vous croyez en voir par-tout.... J'attends mademoiselle Siri. Elle vient; laissez-nous.

DIANA, *à part.*

Peut-on être ainsi contrariée!... Allons rejoindre Julie.

SCÈNE XIII.

SIRI, STOLPA.

SIRI, *venant de chez la comtesse.*

Stolpa, j'avais oublié de vous prévenir que votre fille avait tantôt un billet que l'arrivée du gouverneur l'a empêchée de me donner. Si ce billet était de Charles!... il pourrait, en tombant dans des mains étrangères, éveiller les soupçons.

STOLPA.

Rassurez-vous, madame; ma fille est légère, indiscrète; mais si le billet vous est adressé, elle ne le rendra qu'à vous seule.

SIRI.

Comment sauver Charles? Si Tegel apprenait son arrivée, il serait perdu sans ressource. Il ne peut fuir. Ah, Stolpa! l'infortuné ne serait-il donc revenu dans sa patrie, près de sa mère et de son épouse, que pour devenir la victime de ses ennemis!

STOLPA.

Ah, madame! Tegel ne sait rien. Je suis seul

dépositaire du secret de Charles ; je profiterai du premier moment favorable pour l'éloigner et le mettre en sureté. Le tumulte de la fête qu'on prépare pour la prochaine arrivée du prince royal facilitera mon entreprise.

SIRI.

Quoi ! tu veux, Stolpa, qu'il abandonne ces lieux !.. Il partirait... il me croirait capable d'être infidèle à mes sermens !

STOLPA.

Attendez que Tegel soit éloigné, et votre époux à l'abri de ses recherches ; mais jusque-là, la prudence nous fait une loi de nous taire.

SIRI.

Stolpa, nous sommes seuls,.. on ne soupçonnera rien... Permets au moins que je le voie ; conduis-moi vers lui.

STOLPA.

Vos transports...

SIRI.

Ne pourront trahir ce que j'aime.

STOLPA.

Eh bien, j'y consens.

SIRI.

Où est-il ? où est-il ?

STOLPA.

Silence. Assurons-nous d'abord si personne ne nous observe.

SIRI, *après avoir regardé.*

Personne.

STOLPA.

Il est ici ; je vais le faire venir.

SIRI.

Non, non; ce serait l'exposer; conduis-moi vers lui.

STOLPA.

Suivez-moi.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *la repoussant.*

Perfide!... que me veux-tu? Viens-tu insulter à ma douleur?

SIRI.

Quels discours!

CHARLES.

Ote-toi de mes yeux.

SIRI.

Moi! mon cher Charles!

CHARLES.

Parjure! tu brûlais d'apprendre mon trépas, pour former d'autres liens?

SIRI.

Ecoute-moi; reconnais ton erreur.

CHARLES.

N'espère pas m'abuser!..Stolpa m'a tout appris. Ingrate! Je sacrifiais ma vie pour te prouver ma tendresse. Fidèle à mes sermens, j'ai traversé les mers, pour t'arracher de ce séjour et te conduire en Pologne; et je te trouve infidèle... Oh! grands Dieux!...

SIRI.

Tu m'aimes, et tu me crois coupable?

STOLPA.

Elle vous a constament chéri.

CHARLES.

Que dit-il ?

SIRI.

La vérité.

CHARLES.

Quoi ! ton cœur....

SIRI.

Est digne du tien.

CHARLES.

Et cet hymen ?...

SIRI.

Y pouvais-tu croire ?

CHARLES.

Quoi ! mes malheurs, l'absence n'avaient pu m'effacer de ta pensée !... et je t'ai soupçonnée !... J'étais assez injuste !.. mais mon excuse est dans tes yeux. Ah ! ma Siri, aurais-je craint de te perdre si j'avais cessé de t'adorer ?

STOLPA.

Ciel ! j'aperçois des soldats !

SIRI.

Viens dans les bras de ta mère ; quel monstre osera t'en arracher ?

STOLPA.

Cette retraite est plus sûre. Tegel est capable de tout. *(A Charles)*. Rentrez.

CHARLES, *en rentrant dans le souterrain.*

Oui, Stolpa. Ah ! cet instant me prouve que je puis encore chérir la vie.

STOLPA.

Vous, madame, suivez-moi. Allons concerter ensemble les moyens de vous sauver tous les deux.

(Ils sortent).

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

STOLPA, *seul.*

Enfin, la comtesse est instruite de l'arrivée de son fils ; je ne lui ai rien caché. Elle consent à ne pas le voir. Tout est disposé pour la fuite de Charles ; dans quelques instans nous ne craindrons plus pour lui.

SCÈNE II.

SIRI, STOLPA,

SIRI.

Stolpa ! nous sommes perdus : Le gouverneur sort de chez la comtesse ; il a justifié devant elle les soupçons de Tegel, en affirmant qu'un Polonais était caché dans le château. Le trouble et la terreur qui me pressent m'ont empêchée d'entendre le reste ; à peine ai-je eu la force de venir jusqu'à vous. Je vais donc perdre ce que j'aime ? Ah, Charles ! mon cher Charles !

STOLPA

Tout est prêt pour votre départ, madame. Il n'y a pas un moment à perdre. Il faut informer votre époux de vos résolutions. (*Il ouvre le souterrain*). Venez !

SCÈNE III.

SIRI, STOLPA, CHARLES,
sur le seuil de la porte.

STOLPA, *dès que Charles paraît.*

Attendez ! (*il va fermer les portes et observe*).

SIRI.

Charles! ta fuite est assurée.

CHARLES.

Et tu consens à me suivre!

SIRI.

Les nœuds qui nous unissent, l'amour, le devoir; oui, tout me le prescrit. Ecoute, Charles; dès que la nuit paraîtra, Stolpa te conduira, par des chemins sûrs, vers le rivage de la mer.... sois tranquille, j'y serai avant toi. L'obscurité nous favorisera. Quittons ces lieux; quels que soient ceux où nous irons habiter, je suis sûre d'y goûter le bonheur: je serai près de tout ce que j'aime.

CHARLES, *embrassant Siri.*

O ma bien-aimée!.... quoi? m'éloigner d'ici sans voir ma mère, sans l'embrasser?...

SIRI.

Charles, il le faut.

CHARLES,

Non. Dût-il m'en coûter la vie, je dois... (*il va vers la porte*).

(*On frappe à coups redoublés. Tableau*).

SIRI.

Dieux!

STOLPA.

Rentrez, vite! (*Charles rentre dans le souterrain.*) Allons, allons! un peu de patience! on y va.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DIANA, JULIE.

STOLPA.

Ah! ah! c'est vous, mesdemoiselles? quel tapage!

JULIE, *regardant de tous les côtés, d'un air de curiosité.*

Il est fort singulier qu'on ferme ainsi cette porte ; on dirait qu'il se passe ici des choses bien importantes, bien mystérieuses.

SIRI, *à Julie.*

Je ne conçois rien à votre conduite.

STOLPA.

Diana, qu'avez-vous fait du billet qu'on vous a remis pour madame ?

DIANA.

Mademoiselle Julie...

STOLPA.

Julie !....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh bien ! qu'a-t-elle encore fait cette Julie ?

DIANA.

Mon père veut parler du billet de l'étranger.

JULIE.

Ah ! ah ! ... Tenez, le voilà.

SIRI, *épouvantée.*

Le cachet est brisé ! (*Julie et Diana sont consternées*).

(*A Stolpa, qui a lu la lettre avec elle.*)

Elles n'ont rien pu deviner.

STOLPA, *bas.*

Le contenu est assez insignifiant.

SIRI, *à Stolpa.*

Que leur dire ?

STOLPA, *à Siri.*

Je me charge de ce soin. (*haut.*) Se laisser maîtriser à ce point par la curiosité !

JULIE.

Monsieur Stolpa voudrait-il interpréter mes intentions ? ....

STOLPA.

Quelle opinion voulez-vous que cet étranger prenne des mœurs de la Suède, en voyant une jeune personne bien née, la fille du premier magistrat de ce royaume, manquer de délicatesse ?

DIANA, *à Julie.*

Il a raison, mon père.

STOLPA.

Je veux néanmoins satisfaire votre impatience. *(elles se rapprochent pour l'entendre.)* Demain, vous saurez tout.

JULIE.

Pourquoi pas aujourd'hui ?

STOLPA.

C'est un secret d'état qui ne peut être divulgué qu'après l'arrivée du prince royal.

SIRI, *à Stolpa.*

Que faire ?

STOLPA.

Les renvoyer.

SIRI.

Ce serait piquer leur curiosité.

STOLPA.

Vous avez raison ! retirons-nous, et attendons qu'elles soient sorties.

SIRI, *en sortant avec Stolpa.*

Dieu ! veillez sur mon époux. *(Ils sortent).*

SCENE V.

JULIE, DIANA.

DIANA, *les voyant sortir.*

Ah!.. quelle peur j'ai eue!.. Voyez pourtant à quoi votre étourderie nous a exposées!

JULIE.

Dis plutôt ta mal-adresse!... Mais... qu'est devenu cet étranger? je ne le verrai donc nulle part? cependant si nous avions pu savoir....

DIANA.

Mon père n'a-t-il pas promis de nous tout dire demain?

JULIE.

Demain! demain, tout le monde le saura. Comme il serait agréable pour nous de pouvoir dire: Personne ne sait ce qui se passe; il n'y a que nous d'instruites. Si quelqu'un voulait nous apprendre la nouvelle du jour, nous pourrions lui répondre: Ce n'est que ça; il y a long-temps que nous le savons; nous l'avons su même avant vous.

DIANA.

Oh! ce serait charmant!

JULIE.

Sans ton père, Siri nous aurait tout appris...

DIANA.

Oui, sans doute, elle est si bonne!

JULIE.

Dis-moi, que peut-il avoir fait tout le jour dans cette salle?

DIANA.

Je l'ignore... L'étranger y serait-il caché?

JULIE, *après avoir réfléchi, à part.*

Un secret d'état!

DIANA, *de même.*

Une écharpe verte et blanche!

JULIE, *de même.*

Demain, lorsque le prince royal sera venu...

DIANA, *haut.*

Oh! je devine.

JULIE.

Et moi de même.

DIANA, *très-vîte.*

L'étranger qui se cache....

JULIE, *de même.*

N'est autre qu'un envoyé....

DIANA.

De Dar ..narck....

JULIE.

Ou de Pologne.

DIANA.

Le but de son voyage....

JULIE.

Est d'entamer ici des négociations.

DIANA.

Des négociations!...

JULIE.

Et l'envoyé, c'est clair comme le jour, n'attend pour se faire connaître....

DIANA.

Que l'arrivée du prince royal.

JULIE.

Et sa correspondance avec Siri?

DIANA.

Et le mystère que l'on met dans tout ?

JULIE.

Voilà le point important....

(Elles réfléchissent.)

DIANA.

J'ai vu mon père venir... de la...

JULIE.

Cherchons.

SCENE VI.

JULIE, DIANA, TEGEL.

DIANA, *frappée d'une idée soudaine.*

Ah!... vous pourriez bien chercher inutilement. Mais, moi !...

JULIE.

Toi !.. ah mon Dieu...

DIANA.

L'étranger est sans doute renfermé...

(Elle cherche le cordon qui sert à ouvrir le dossier du dais; dès qu'elle le touche, la draperie se sépare, et laisse entrevoir la porte secrète.)

JULIE.

Voyons ! *(Apercevant Tegel.)* Tegel !... *(Embarras de Julie et de Diana.)* Vous ici, monsieur ?

TEGEL, *qui ne les a pas aperçues.*

Pardon, mesdemoiselles, je réfléchissais...

DIANA.

A quoi ?

JULIE.

Oh ! je m'en doute.

TEGEL.

Oui ?

JULIE.

Oui ; bientôt on verra ici du nouveau.

TEGEL, *insidieusement.*

Vous aurait-on mise au fait ?

JULIE.

Sûrement ! Et l'envoyé, qu'en dites-vous ?

DIANA.

Mademoiselle !...

TEGEL.

L'envoyé ?..

JULIE.

La paix qui va se faire.....

DIANA.

Les Danois la proposent.

JULIE.

Les Suédois la désirent.

DIANA.

Et le prince royal est sur le point de la conclure.

TEGEL.

En vérité ?

JULIE, *avec mystère.*

Nous sommes dans le secret.

TEGEL, *à part.*

Dans le secret !. (*Haut*). Comment l'avez-vous pu savoir ?

DIANA, *l'interrompant.*

Nous avons vu l'envoyé, ce qui s'appelle vu.

TEGEL.

Vraiment ?

JULIE.

Oui.

DIANA.

Puisque je lui ai parlé, moi.

JULIE.

Et que nous savons où il est caché.

DIANA.

C'est-à-dire caché, jusqu'à ce qu'il puisse être présenté au prince royal.

TEGEL.

Quoi! vous pourriez me dire quel appartement il occupe?

JULIE.

Certainement.

TEGEL.

Vous voulez me le persuader.

JULIE.

Je puis vous montrer d'ici la porte secrète....

DIANA, *l'interrompant.*

Qui est pratiquée dans le mur, et dont mon père seul a la clef.

TEGEL, *à part.*

Lui seul.

JULIE.

Eh bien, monsieur Tegel!

DIANA.

Comme vous voilà surpris!

TEGEL.

Je l'avoue... une porte pratiquée dans le mur... Mais où est-elle cette porte?

DIANA *à Julie.*

Ne le lui dites pas.

JULIE.

Sois tranquille! (*Haut.*) Me croyez-vous enfin instruite?

TEGEL, *qui les a observées.*

Oui, mais mademoiselle me le paraît davantage.

JULIE.

Ah! mon Dieu non!

DIANA.

C'est moi qui ai découvert l'issue secrète.

JULIE.

Cela n'était pas difficile; je n'avais qu'à séparer ce dossier. *(Elle montre le dais.)*

TEGEL, *d'un air satisfait, à part.*

Tout est éclairci.

JULIE, *s'approchant de lui.*

Maintenant vous parlerez, j'espère; eh bien! la négociation?...

TEGEL.

Je suis fâché d'être dans la nécessité de vous refuser. C'est un secret; je ne puis le confier à personne.

JULIE, *s'éloignant avec dépit.*

Allons, ils se sont tous donné le mot pour répondre la même chose. *(Elle sort.)*

DIANA, *à part.*

Je n'en suis pas fâchée; ça lui apprendra à être plus discrète. *(Elle suit Julie.)*

SCENE VII.

TEGEL, *seul. Il court s'assurer si la porte existe réellement derrière la draperie, marque sa joie en la voyant, puis dit avec réflexion :*

Le personnage qui se cache si mystérieusement est sans doute d'un rang élevé; et Siri,

peut-être... Oui... jadis elle aimait Charles de Guldenstern... Si c'était lui... ô ma vengeance!... J'anéantirais d'un seul coup cette odieuse famille; et le gouverneur lui-même.... *(Il rêve.)*

SCENE VIII.

TEGEL, STOLPA, SIRI.

STOLPA, *à Siri.*

Elles sont enfin parties!... Que vois-je?... Tegel!

SIRI, *restée près de la porte battante.*

Serions-nous trahis?

STOLPA, *fesant signe à Siri de ne pas se montrer.*

Laissez-moi l'aborder.

TEGEL, *sans voir Siri.*

(A Stolpa.) Approchez, Stolpa. —Vous avez les clefs du château?

SIRI, *bas.*

Je tremble!

STOLPA, *sèchement.*

J'ai ordre de vous conduire par-tout. *(A part.)* Scélérat!

TEGEL.

Par-tout?

STOLPA.

Oui.

TEGEL.

Même dans les souterrains secrets?

SIRI, *à part.*

Les souterrains!

STOLPA.

Pourquoi pas?

TEGEL.

Il y en a donc ?

STOLPA.

Sans doute ; l'un... sous le rempart, l'autre sous la chapelle.

TEGEL.

Depuis quelle époque existent-ils ?

STOLPA, *plus sèchement encore.*

Depuis l'époque, seigneur, où votre père fesait trembler la Suède au nom du roi Erick. — Qu'on se rappelle sa récompense !

TEGEL *fait un mouvement d'indignation qu'il cherche à cacher ; puis, prenant un ton cajoleur.*

Ecoutez ! votre protégé ne peut se soustraire au sort qui le menace. *(Stolpa est ému.)* Voulez-vous le sauver ?... *(Il le fixe attentivement.)*

STIRI, *bas.*

Juste ciel !..

TEGEL.

Conduisez-moi vers lui.

STOLPA.

Vous conduire, seigneur !...

TEGEL.

Oui, je faciliterai moi-même la fuite de..... Guldenstern.

STOLPA.

Quoi !.. vous pourriez... *(A part.)* Le traître, n'espérant rien apprendre de ma bouche, allait attaquer mon cœur !

TEGEL, *à part.*

Son premier mouvement l'a trahi. *(Stolpa veut le suivre, dans l'intention de le conduire par-tout*

ailleurs, afin de lui faire prendre le change.) Demeurez ! *(A part.)* Je ne crains plus d'exécuter mes projets. *(Il sort.)*

STOLPA, *à part, en le suivant des yeux.*

Quels peuvent être ses desseins ?....

SCENE IX.

SIRI, STOLPA.

SIRI.

Il a prononcé le nom de mon époux ! Il parle de souterrain !...

STOLPA.

Vous ne connaissez donc pas l'astucieux Tegel ? madame. *(A part.)* Si je ne m'étais pas retenu....

SIRI.

Il paraît informé de l'arrivée de Charles ?

STOLPA.

Oui, mais il ignore où est sa retraite ; qui la lui aurait apprise ? *(A part.)* Me serais-je trahi ?

SIRI.

Quel affreux pressentiment !...

SCENE X.

SIRI, STOLPA, JULIE, *les cheveux épars et dans le plus grand désordre, entre par la porte vitrée à la gauche du spectateur.*

JULIE, *à part, dans le fond.*

Ce bruit... ces soldats... *(En approchant.)* Aurais-je par mon imprudence compromis l'existence d'un malheureux ?...

SIRI.

Je frissonne !

JULIE.

Il serait encore temps de le sauver, peut-être... Ah, Dieu !

STOLPA.

Achevez !...

JULIE.

Dans l'espérance que Tegel, instruit de ce qui se passe ici, consentirait à m'apprendre le secret que je brûlais de connaître, je lui ai annoncé l'arrivée de l'ambassadeur.

SIRI.

Quel ambassadeur ?

JULIE.

Celui qui se cache dans le château.

STOLPA.

Dans le château !

JULIE.

Oui, dans ce souterrain.

SIRI.

Ah ! grand Dieu ! votre mère, moi... toute votre famille est par vous plongée dans l'abyme...

JULIE.

Qu'entens-je ?

STOLPA.

Vous êtes l'aveugle instrument de la haine de Tegel. Savez-vous qui vous avez sacrifié ? votre propre frère ! l'infortuné Charles, *(montrant Siri.)* son époux !

JULIE.

Vous ! ma sœur ? Dieu ! qu'ai-je fait ! Ah ! pardon ! pardon ! *(Elle tombe aux genoux de*

Siri ; Julie, après un moment d'intervalle, se relève éperdue.) A quels moyens recourir ?... Comment réparer ma faute ?... Le prince... si j'implorais !... Le ciel m'inspire....

(Elle sort précipitamment. On la voit un instant après passer sur le pont-levis.)

SCENE XI.

SIRI, STOLPA.

STOLPA.

Madame, nous n'avons pas un instant à perdre, il faut opposer la force à la force. Mon bras affaibli par l'âge retrouvera sa première vigueur à la vue du danger qui menace mes bienfaiteurs, mes amis. Les vassaux de la comtesse sont armés. Ils n'abandonneront pas le fils du maître qu'ils ont tant chéri.

SIRI.

Avant d'en venir à cette extrêmité, laisse-moi faire usage de tous les moyens que l'amour peut encore me suggérer.

STOLPA.

Il n'est plus temps, madame ; ma résolution est prise. *(Il va à pas précipités vers la porte, et revient à Siri avec l'accent de la plus vive douleur.)* Ma fille vous a offensée ! daignez lui pardonner ; et si je succombe,.. que les bras de sa bienfaitrice lui soient toujours ouverts !

SIRI.

Oui, bon Stolpa, toujours ! je te le promets ; mais je ne souffrirai pas que tu t'exposes.

STOLPA.

Que prétendez-vous faire ?

SIRI.

Me jeter aux pieds du gouverneur, lui tout avouer ! J'implorerai son appui pour Charles. Je l'irriterai peut-être ; mais il est généreux. J'attends tout de son cœur ! Le voilà, laisse-moi seule avec lui. *(Stolpa sort après que le gouverneur est entré.)*

SCENE XII.

THURSON, SIRI.

THURSON.

Dans quel embarras je me trouve ! Tegel, sûr de son fait, se dispose à poursuivre ses projets ; la comtesse, sans doute par compassion, persiste toujours à nier que le Polonais soit dans son château !

SIRI.

Quand même elle aurait connaissance qu'un fugitif a trouvé chez elle un abri contre la persécution, pourrait-on lui faire un crime d'avoir en cette circonstance écouté la voix de l'humanité ? Peut-être cet étranger n'a-t-il pas les intentions qu'on lui prête... Les méchans sont habiles à supposer le mal. Ne trouverai-je plus en vous ce cœur sensible, compatissant, qui fut toujours le refuge des opprimés ?

THURSON.

Eh quoi ! madame, auriez-vous dessein de me détourner de mes devoirs ?

SIRI.

La plus douce jouissance pour l'homme en place n'est-elle donc pas de faire des heureux.

THURSON.

Tant d'ingrats ont abusé de mes bienfaits!

SIRI.

Des ingrats! comptez-vous pour rien le plaisir d'en avoir pu faire?

THURSON.

En cette occasion, je suis forcé d'étouffer jusqu'à la pitié. L'intérêt de l'état a parlé; c'est ma suprême loi; je ne dois écouter qu'elle.

SIRI.

En est-il de plus sacrée que celle de la nature?

THURSON.

Elle a ses limites.

SIRI.

Et vous voulez les franchir!

THURSON.

Quel est ce discours? qu'attendez-vous de moi?

SIRI.

Tout ce qu'on a droit d'attendre d'une ame généreuse et magnanime.

THURSON.

Qu'exigez-vous?

SIRI.

Que vous sauviez cet infortuné!...

THURSON.

Il vous est connu? Quel est-il?

SIRI.

Celui.... que la rage de Tegel poursuit.

THURSON.

Qu'entens-je?

SIRI, *délirante.*

Il en est temps encore.... (*à ses pieds.*) Sauvez-le, ou j'expire à vos pieds !...

THURSON.

Moi ? sauver un perfide qu'on accuse de vouloir attenter aux jours du roi !

SIRI.

Il en est incapable ! (*Avec fierté.*) Il est mon époux !

THURSON.

O ciel ! et vous pouvez...

SIRI.

Je ne connais que vous dans l'univers à qui je puisse confier sa destinée. (*Lui montrant le dais.*) Il est là... au fond d'un souterrain. La vie de Charles de Guldenstern est maintenant entre vos mains.

THURSON.

Charles ! serait-il possible ? femme cruelle !... : quelle horrible situation !

SIRI *qui, à la vue des soldats, est restée immobile et anéantie.*

Les voici ! plus d'espoir ! ç'en est fait....

SCENE XIII.

THURSON, SIRI, TEGEL, *suivi par des soldats.*

THURSON, *allant à Tegel qui entre à la tête des soldats.*

Tegel ! vous abusez de vos pouvoirs, j'ai seul le droit de commander ici.

TEGEL.

Monsieur le gouverneur, vos observations sont inutiles....

THURSON, *outré.*

Tegel !

TEGEL.

Je brave vos menaces ; je sers mon roi.

THURSON.

Dis plutôt ta haine, traître !

TEGEL, *aux soldats.*

Suivez-moi. (*Les soldats font un mouvement.*)

THURSON.

Arrêtez !

TEGEL, *aux soldats.*

Suivez-moi, vous dis-je.

THURSON.

Soldats ! je vous défends de lui obéir ! (*à Tegel.*) Je te rends responsable de tout.

TEGEL, *aux soldats, en montrant le dais.*

Brisez cette porte !

SIRI, *fortement.*

Vous n'arriverez à lui qu'après m'avoir arraché la vie ! (*elle se jette à terre devant l'entrée du souterrain.*)

(*Les soldats font un mouvement.*)

THURSON *aux soldats.*

Soldats ! flétrirez-vous la gloire de vos armes ? Sortez, Guldenstern !

(*Siri s'évanouit à côté de la porte.*)

TEGEL.

Voilà mes soupçons justifiés.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES *sortant du souterrain l'épée au poing.*

(Voyant Siri évanouie.) Dieu! *(à Tegel.)* Vois à quel désespoir ta haine a réduit cette infortunée!... monstre!

TEGEL.

Rebelle! oublies-tu que tu es en ma puissance?

CHARLES.

En ta puissance!

TEGEL.

Rends ton épée?

CHARLES *lui présentant la pointe.*

Ose me l'arracher!

(On entend un coup de canon. Tableau.)

SCÉNE XV.

LES PRÉCÉDENS, JULIE, *hors d'haleine.*

JULIE.

Le prince Gustave.... Adolphe!

THURSON, *allant au devant du prince.*

Tremble!

TEGEL.

J'ai fait mon devoir.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GUSTAVE-ADOLPHE *précédé par sa suite, composée de pages, d'officiers de la cour, de laquais, etc.*

(Tous prosternés à l'entrée du prince.)

Grace! grace!

ENSEMBLE.

SIRI

Pour mon époux !

JULIE.

Pour mon frère !

GUSTAVE.

Relevez-vous !

TEGEL.

Il en voulait à vos jours !

STOLPA, *perçant la foule.*

Vil calomniateur !

GUSTAVE.

Quel est cet homme ?

STOLPA.

Un soldat blanchi sous les armes, qui, à la bataille de Stongebro eut le bonheur de sauver la vie au roi votre père ; qui donnerait tout son sang pour vous, pour la Suède, dont vous êtes la gloire et l'espérance !

GUSTAVE *le relevant vivement.*

Relevez-vous.

STOLPA.

La nature et l'amour conduisaient ici mon jeune maître ; je l'ai pris sous ma garde ; c'est sur moi seul, prince, que doit tomber tout le poids de votre colère.

CHARLES, *présentant son épée au prince.*

Voilà mon épée.

GUSTAVE *la refuse.*

Soyez libre Guldenstern !

TEGEL.

Quoi ! seigneur, l'ami de Sigismond !...

GUSTAVE.

Sigismond est vaincu.

TEGEL.

Prince! le roi votre père....

GUSTAVE.

Apprendra à vous connaître. Retirez-vous. *(Tegel sort.)*

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS *excepté* TEGEL.

GUSTAVE, *à Charles.*

Les dissentions civiles vous avaient éloigné de votre patrie; oublions le passé, que la Suède triomphante voie enfin tous ses enfans se rallier autour d'elle.

CHARLES.

Tant de vertus, de générosité ne s'effaceront jamais de ma mémoire; et mon ame pénétrée.... Ah! désormais.... *(Il est sur le point d'arracher ses décorations polonaises; mais, comme frappé d'une idée soudaine, il les remet dans le même état qu'auparavant.)*

Non, prince; souffririez-vous que je divinsse parjure? je vous dois tout ce qui m'attache à la vie; mais Sigismond est malheureux, je ne dois point l'abandonner.

GUSTAVE.

Je ne ferai point violence à votre cœur. Allez embrasser votre mère, *(lui présentant Siri.)* Recevez ce gage sacré de votre tendresse.

Puissent ses vertus vous rappeler quelquefois votre patrie, un prince qui vous estime et qui voudrait vous y retenir.

CHARLES.

Heureux les peuples gouvernés par des souverains qui, comme vous, savent unir à la gloire des armes, la justice, la clémence et l'humanité !

(Le rideau tombe.)

FIN.

PERSONNAGES.	COSTUMES.
GUSTAVE-ADOLPHE.....	Grand costume de guerre, brillante armure, tous les ordres suédois.
CHARLES GULDENSTERN....	Habit-veste jaune, culotte pareille, manteriche. Au premier acte, un grand manteau couvre ses habits et ses ordres polonais.
JULIE GULDENSTERN.....	Riche parure avec broderie.
SIRI-BRAHE.....	*Idem.* Robe de satin blanc.
HENRI THURSON DE BIELKE..	Veste, culotte et collet en étoffe bleue, mante galonnée, garnie de franges d'or, relevée et en pelleterie.
STOLPA.....	Collet, veste et culotte noirs; costume à manches ouvertes.
DIANA.....	Corsage rouge, jupe et manches blanches, tablier court.
ERICH-GORAN-TEGEL.....	Habit-veste ponceau à fleurs, culotte pareille, manteau écarlate garni de peau de renard.
WALDARM.....	Habit-veste violet, culotte pareille, colet rouge, manteau vert.
Un domestique de la comtesse.....	Grande livrée.

PT
9687
G8S514

Gustaf III
Siri-Brahé

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 10 24 04 013 7